

La voix émue, il ajouta :

— Quand j'ai été malade, l'an passé, toi seul m'as assisté. Linette t'accompagnait. Une fois même — t'en souviens-tu? — elle a bien voulu m'embrasser. Ne me refuse point, Abélard... Je l'aime aussi, cette petite?...

Abélard prit la main qui se tendait.

— Je ne refuse point, répondit-il, au contraire !

*

* *

Mémé ne quitte plus la chambre de Linette.

Assise près du lit sur lequel le pauvre petit corps soulève à peine un léger pli, Mémé veille jour et nuit. Ses yeux fanés pensent à bien des choses.

Linette est si malade !

Le vent d'hiver a couché à terre, cette nuit, toutes les fleurs du jardin. Maintenant, il tourne comme un fou autour de la maison. On l'entend qui cherche à forcer la porte.

Mémé a peur. Elle se signe et prend son rosaire.

— Je vous salue, Marie !... Marie, ayez pitié de nous. Je vous salue, Marie !... O Marie, sauvez notre enfant !

Linette s'agite faiblement. Ses lèvres pâles s'entr'ouvrent, découvrant ses petites dents blanches.

— Mémé ?

— Je suis là, ma chérie.

— Ma crèche ? Je voudrais voir ma crèche ! Va dire à mon père de se hâter !...

Depuis deux mois, Linette n'a pas d'autre pensée.

Sa crèche ! Elle en parle aux gens qui la viennent visiter ; la nuit, elle la voit dans ses rêves... Une crèche, haute comme une cathédrale, et des foules de bergers qui défilent autour en chantant des cantiques.

Quand Abélard, le ciseau en main, entre sur la pointe des pieds pour demander si on est sage, si on a bien dormi.

— Père, ma crèche ? implore la fillette.

— Un peu de patience, ma chérie.

— Je veux la voir ! reprend la malade en serrant ses petits poings.

— Quand tout sera fini, ainsi qu'il est convenu... Encore deux jours, trois jours à peine... On te portera dans la grande chambre... Tu seras si contente ! C'est entendu, n'est-ce pas ?

Mais Linette se tourne du côté du mur et ne répond pas.

Une fois dans son atelier :

— Elle est bien faible ! Il faut nous hâter... dit Abélard au vieux Landry.

Tous deux se remettent à leur travail, ce beau travail, qu'une reine payerait son pesant d'or et qui servira au dernier amusement d'une pauvre petite fille qui va mourir.

Et tandis qu'il peint de rouge le manteau des rois, l'imagier songe tristement. Parfois une larme tombe de ses yeux et, mêlée à la joyeuse couleur, fait sur le bois une tache sanglante.

La crèche est achevée.

C'est le 1er décembre. Il pleut. Le ciel est en deuil.

On vient de porter Linette sur un lit, dans l'atelier.

Mémé s'est assise près d'elle.

— Tu n'es pas trop lasse ?

Linette fait signe que non.

Une petite lueur de vie tremblotte dans son regard. Linette va mieux. Elle ne quitte pas des yeux le vieux Landry qui, debout près du rideau cachant encore la crèche, attend, le visage tremblant d'émotion, les ordres d'Abélard.

— Attention ! commande celui-ci.

— Attention ! reprend Mémé.

Abélard frappe dans ses mains.

Landry tire le rideau.

Et c'est comme une grande flamme d'or qui jaillit tout à coup dans la chambre et l'emplit de sa chaleur et de sa joie.

— Oh ! les rois mages !... fait Linette émerveillée.

Casqués d'or et vêtus de pourpre, voici dans la plaine les trois rois, Gaspar, Melchior et Balthasar. Devant eux est rangée une suite nombreuse : cavaliers sur des chevaux richement harnachés, guerriers nabéens aux armures étincelantes, esclaves nègres tout en rouge qui tiennent par la bride des dromadaires portant, dans des coffrets d'ébène, l'encens, la myrrhe et les étoffes précieuses. Les rois suivent, fiers et graves, sans un regard pour les prêtres des faux dieux, qui, debout au milieu des colonnes brisées d'un temple en ruines, foulent aux pieds leur tiare ornée de pierreries, en blasphémant, le poing tendu vers Bethléem.